et de madame Delarivière à qui elle porte un intérêt immense..

—Ah ! que je reconnais bien là son cœur si bon, si dévoué ! Je vous le demande en grâce, monsieur, faites-la prévenir sans retard de mon arrivée... Si vous saviez comme j'ai hâte de la voir !... Vous aviez raison, monsieur, la joie que j'éprouve en ce moment fait oublier bien des chagrins, bien des douleurs, bien des angoisses ! !..

Georges était heureux de l'émotion de Fabrice, émotion dont il ne pouvait suspecter la sincérité, et qui d'ailleurs n'était point feinte.

Il frappa sur un timbre.

Un domestique se présenta.

—Prévenez mademoiselle Baltus, dit le docteur à ce domestique, que je lui saurai gré de vouloir bien descendre au salon. Vous la trouverez dans l'appartement de mademoiselle Delarivière..

Le valet sortit pour s'acquitter de sa mission.

Georges reprit :

—En attendant mademoiselle Baltus, qui certainement ne tardera guère, permettez-moi de vous adresser une question dictée par un motif qui n'a rien de commun avec une curiosité frivole.

—Faites, monsieur, j'y répondrai de mon mieux..

—Il s'agit encore de notre rencontre fortuite dans la rue Taibout... Vous m'avez dit hier que vous ne connaissiez point M. René Jancelyn..

—Je vous l'ai dit et je vous le répète... répliqua Fabrice en fronçant involontairement le sourcil.

—Mais peut-être avez vous sur son compte quelques renseignements ?..

—Aucuns... En revenant en France sur le navire *l'Albatros*, je fis la connaissance d'un passager anglais du nom de Williams Withe qui descendait à Plymouth... Cet Anglais, apprenant que je me rendais à Paris, me pria de passer chez un monsieur Jancelyn dont il me donna l'adresse écrite, et de l'avertir que, d'ici à huit ou dix jours, il recevrait certainement sa visite... Je promis et je voulus tenir ma promesse, chose qui me fut impossible, M. Jancelyn étant en voyage... Vous en savez maintenant aussi long que moi..

En formulant la réponse qui précède, Fabrice se demandait :

—Pourquoi donc ce docteur me questionne-t-il ainsi ? Sans doute, comptant Mathilde au nombre de ses pensionnaires, il voudrait prévenir la famille... Il n'y a rien là, je crois, qui doive m'inquiéter..

Fabrice aurait désiré vivement interroger le jeune médecin au sujet de Mathilde, mais il n'osait.

Georges remercia, et le silence s'établit.

Il fut court.

Au bout de moins d'une minute le frou-frou d'une robe de soie se fit entendre dans le vestibule.

La porte s'ouvrit.

Mademoiselle Baltus franchit le seuil du salon d'attente.

Du premier regard elle vit Fabrice.

Un faible cri s'échappa de ses lèvres, elle devint très pâle et, posant sa main sur son cœur pour en comprimer les battements, elle chancela.

Le jeune homme courut à elle et la soutint dans ses bras.

Pendant quelques secondes Paula presque anéantie s'abandonna, frissonnant d'amour et les yeux fermés, aux bras caressants qui l'enlaçaient.

Sa belle tête énergique virginale reposait sur l'épaule du meurtrier de son frère.

Bientôt ses paupières abaissées se soulevèrent, et elle murmura d'une voix si faible que son fiancé seul put l'entendre :

—Oh ! Fabrice !... cher Fabrice !... En vous revoyant à l'improviste, il m'a semblé que j'allais mourir de joie..

—Mourir !... répéta le jeune homme. Il faut vivre, ma bien-aimée Paula... vivre pour être à moi... vivre pour être heureuse...

—Vous m'aimez donc toujours autant !

—Cent fois plus !... En m'éloignant de vous, je vous aimais de toute mon âme, mais maintenant je vous adore !

Les yeux de la jeune fille s'attachèrent sur ceux de Fabrice avec l'expression d'un immense amour.

Puis elle se tourna vers le docteur et lui dit en souriant :

—Monsieur Georges, soyez indulgent... C'est lui dont je vous parlais bien souvent... C'est mon fiancé !... Je l'aime tant et je suis si heureuse !

• George sourit à son tour.

—Vous n'avez pas besoin d'indulgence, mademoiselle... répondit-il. Moi aussi je connais la joie de retrouver la personne qu'on aime... C'est une incomparable ivresse, qui fait oublier le reste du monde..

Paula reprit :

—Depuis quand êtes-vous à Paris, cher Fabrice ?

—Depuis hier au soir..

—Pourquoi n'être pas venu ici tout de suite ?

—Parce que je ne savais pas vous y trouver... J'arrive de Melun... Ma première visite devait être pour vous.

Mademoiselle Baltus serra la main de Fabrice et reprit :

—Mais votre oncle ?... M. Delarivière ? où est-il ? Quelle raison l'empêche de vous accompagner ?

Fabrice baissa tristement la tête.

Georges, sans dire un mot, désigna du doigt le large crêpe qui couvrait le chapeau du jeune homme..

—Mort !! balbutia Paula très émue ; un si grand malheur est-il accompli ?

—Hélas ! oui, mademoiselle..

—A tout prix, continua la jeune fille, il faut cacher à Edmée, en ce moment du moins, la sinistre nouvelle... Elle n'y survivrait pas..

—J'ai déjà dit cela à M. Leclère... répliqua Georges.

—Et je l'ai compris... appuya Fabrice. Je me tairai donc... J'expliquerai de mon mieux l'absence de mon oncle... Mais il faudra bien, un peu plus tard, qu'Edmée connaisse le triste événement... Pauvre cousine, je la plains de toute mon âme !... Navrante destinée que la sienne !... La mort lui prend son père avant l'âge, et sa mère a perdu la raison !

—Heureusement nous lui restons, vous, le docteur et moi... répondit Paula. Entre nos trois affections elle ne sera pas seule au monde..

—Sans doute, reprit le jeune homme, nous ferons notre devoir... Nous veillerons sur Edmée avec tendresse, avec sollicitude ; mais, malgré tout, son avenir m'épouvante..

III

L'HÉRITAGE

—L'avenir d'Edmée vous épouvante ? répéta Paula.

—Beaucoup, je l'avoue... dit Fabrice.

—Pourquoi donc ? Certes, son chagrin sera poignant, mais à l'âge de votre cousine on oublie vite... on se console facilement. La nature le veut ainsi et ses lois sont impérieuses... Ce que nous avons à redouter en ce moment, c'est l'effet produit par une secousse terrible et inattendue... Notre cher docteur a constaté chez mademoiselle Delarivière les symptômes d'une maladie de cœur à son premier période. Sa science et ses soins sont parvenus à enrayer le mal, mais il pourrait reparaitre et grandir à la suite d'une émotion violente.

Fabrice sut donner à son visage une expression mélancolique et compatissante.

—Chère Paula ! murmura-t-il, ce n'est pas seulement la mort de mon oncle qui me fait envisager l'avenir d'Edmée sous les plus sombres couleurs, c'est la position fautive et désolante que lui crée dans le monde cette mort inattendue..

Mademoiselle Baltus et le docteur Vernier regardèrent Fabrice avec un étonnement muet.

—Vous savez que je ne vous comprends pas du tout... dit la jeune fille.

—C'est que vous ne savez rien..

—Apprenez-moi donc ce que j'ignore..